

# MONTHERLANT, BAUDELAIRE ET LA FEMME « NATURELLE »

A une certaine période de son activité littéraire, Montherlant ne manquait pas une occasion, soit dans ses livres, soit dans des articles de journaux, de railler les Parisiennes, ces « cadavres maquillés », de vilipender le type féminin frelaté qu'elles représentent selon lui, et de leur opposer sa préférence pour les femmes aux beautés uniquement naturelles.

J'avais écrit pour lui répondre une défense du maquillage, restée inédite, et où j'appelais à la rescousse Baudelaire, en qui l'esthéticien fait autorité dans ce débat qui n'est frivole qu'en apparence.

Il me paraît encore curieux aujourd'hui d'opposer ces deux opinions, et intéressant d'aller plus profond dans ce parallèle entre deux écrivains au génie reconnu.

Montherlant est l'anti-Baudelaire par excellence, comme Baudelaire est l'anti-Rousseau, et Montherlant a été comparé à Rousseau : je renvoie le lecteur aux *Carnets* de l'écrivain où il a reproduit des citations parallèles, très éloquents, recueillies par un de ses lecteurs.

Un homme pour qui le péché originel n'existe pas, pour qui la volupté est chose joyeuse, saine et nullement satanique (quoique sa sensualité prenne parfois l'accent du sadisme) pour qui le naturel est roi, alors que Baudelaire le vomit, et chez la femme tout particulièrement. (Montherlant est, d'ailleurs, anti-baudelairien sur tous les plans, car je l'ai entendu prononcer, à propos de Baudelaire, des mots tels que « ridicule » et « exécration littéraire », et dire que l'épigraphe des *Fleurs du Mal* était « une des choses les plus burlesques de la littérature française. »)

Cependant, leurs conceptions, définition et appréciation de la femme sont souvent pareils, si leurs conclusions diffèrent quant à ses charmes et à la façon de les traiter.

L'accent de Baudelaire parlant de la femme n'est d'ailleurs pas le même dans ses *Ecrits intimes* et dans son étude sur Guys. La brutalité, le cynisme et les paradoxes révoltants de certains axiomes de *Mon Cœur mis à nu* rejoignent tels chapitres des *Jeunes Filles*. Ce sont ici et là les mêmes grincements de plume ; on croit aussi parfois entendre Bloy parlant de « l'honnête femme » et de la jeune fille « bien ». « La jeune fille, épouvantail, monstre, assassin de l'art ». (On est loin de l'inoffensive boutade barresienne : « La jeune fille, une page blanche » : « La jeune fille, ce qu'elle est en réalité : une petite sottise et une petite salope, la plus grande imbécilité unie à la plus grande dépravation. » Ah ! qu'en termes galants... « Il y a dans la jeune fille toute l'abjection du voyou et du

collégien » (*Mon Cœur mis à nu*). Après ça, convenons que les gentillesse de Montherlant paraissent bien anodines. Et la litanie des « airs charmants » — dans la femme — « et qui font la beauté », n'est-elle pas toute montherlantienne ? Avec une préférence, chez Montherlant, pour l'air « chat », cela va de soi, et exception faite pour « l'air de domination et de volonté », puisque Costals l'exècre chez toutes les femmes et chez Andrée en particulier : « J'ai horreur des femmes qui ont une volonté propre », déclare-t-il à Solange.

« Un homme va au tir au pistolet, accompagné de sa femme. Il ajuste une poupée et dit à sa femme : « Je me figure que c'est toi ». Referme les yeux et abait la poupée. Puis il dit, en baisant la main de sa compagne : « Cher ange, je te remercie de mon adresse ! ».

Cet aimable apologue en six lignes, repris et amplifié dans *Le Galant Tireur*, ne vous rappelle-t-il pas Costals rêvant d'assassiner la bien-aimée devenue une « légitime » encombrante, ou résistant à l'envie de jeter Andrée sous les taxis ? « J'ai toujours été étonné qu'on laissât les femmes entrer dans les églises. Quelles conversations peuvent-elles avoir avec Dieu ? » Si on jouait aux petits jeux... Qui a signé cela ? On pourrait s'y tromper et répondre : Montherlant. De même pour cette réflexion : « Pourquoi l'homme d'esprit aime les filles plus que les femmes du monde, malgré qu'elles soient également bêtes ? A trouver. » « De la nécessité de battre les femmes. » Etc...

Certains poèmes en prose ont un accent d'une férocité vraiment diabolique. Qu'on relise *La Femme Sauvage* ou *La Petite Maîtresse* : « A vous voir ainsi, ma belle, délicate, les pieds dans la fange et les yeux tournés vaporeusement (?) vers le ciel (...), on dirait vraiment une jeune grenouille qui invoquerait l'idéal... (...) Et si vous me fatiguez trop souvent de vos précieuses pleurnicheries, je vous traiterai en femme sauvage ou je vous jetterai par la fenêtre comme une bouteille vide. »

Quant au *Portrait de Maîtresses*, tout ce poème pourrait fournir une épigraphe de dix pages aux *Jeunes Filles*. Tous les griefs de Costals contre les deux héroïnes du livre y sont réunis : c'est une sorte de « condensé » avant la lettre des *Jeunes Filles* !

Des quatre interlocuteurs, Baudelaire serait celui qui est « arrivé (...) à l'époque climatérique du troisième degré de l'amour où la beauté elle-même ne suffit plus, si elle n'est assaisonnée par le parfum, la parure, et *cætera*. »

A l'en croire, Montherlant serait donc resté et en resterait toujours, sinon au premier degré, celui où, à l'âge de Chérubin, « faute de dryades, on embrasse, sans dégoût, le tronc des chênes », du moins, au second. Comme le premier causeur, le deuxième a été « toute sa vie (...) plus sensible que tout autre à l'énerve sottise, à l'irritante médiocrité des femmes... » Ayant souffert d'une maîtresse ambitieuse et savante, ledit causeur ne pouvait non plus souffrir les femmes intelligentes. Le troisième a aimé une sylphide douée d'un fort appétit : « Elle mangeait, mâchait, broyait, dévorait, engloutissait, mais avec l'air le plus léger et le plus insouciant du monde (...) Elle avait une manière douce, rêveuse, anglaise et romanesque de dire : « J'ai faim ! ». Cela fait penser irrésistiblement à l'aérienne Solange Dandillot invitée au restaurant par son fiancé et se laissant inlassablement séduire par la crêpe au rhum et la pêche melba. Mais Montherlant, lui, résume : « Ce qu'elle pouvait engouffrer ! »

Le quatrième a une épouse parfaite, douée d'« une sérénité désolante de caractère », comme Solange au début du roman. Elle empêche les sottises ou les répare une fois faites. « Pendant plusieurs années, je l'ai admirée le cœur plein de haine... » Et enfin il la tue, exactement pour la même raison que Costals envisageant de tuer Solange, le jour où il en aura assez d'elle et n'ayant rien à lui reprocher : « Que vouliez-vous que je fisse d'elle, *puisqu'elle était parfaite* ? »

On pourrait penser, à en croire Costals et ses reculs devant Andrée, qu'ils diffèrent dans leur comportement à l'égard des laides, dont Baudelaire prétend qu'elles dispensent des voluptés plus fortes : « Sachez tirer parti de la laideur elle-même, de la vôtre cela est trop facile (...), de la sienne (...) Pour certains esprits (...), la jouissance de la laideur provient d'un sentiment encore plus mystérieux, qui est la soif de l'inconnu et le goût de l'horrible... Je plaindrais vivement qui ne comprendrait pas : une harpe à qui manque une corde grave ! »

Eh bien ! la harpe montherlantienne, qui le croirait ? a aussi cette corde grave : « La beauté continue à être censée allumer le désir. Or, il n'en est rien (...) Même quand elle n'est pas hideur, la laideur en est parmi les plus sûrs brandons... ».

Il y a dans tout le couplet de Baudelaire, surtout sur la femme maigre qui est « un puits de voluptés ténébreuses », une complaisance à l'horrible qui fait paraître la perversité de Costals presque bénigne et Costals lui-même, avec son côté grossier et bon enfant, relativement sympathique. (Pourtant l'évocation de ses amours avec des tuberculeuses a un accent baudelairien.) Les outrances de plume de Montherlant viennent plus de son humeur, de ses exaspérations, que de ses profondeurs ; il y a là aussi ce côté « joueur » sur lequel il insiste quand il s'agit du comportement de Costals, qui n'est qu'une partie de lui-même — car « chez Montherlant tout est sérieux », a écrit un de ses biographes, — mais une partie essentielle. L'humour de Baudelaire n'est jamais gai. Sa hantise du péché, l'équation volupté=mal qu'il pose sans cesse, tout cela est rigoureusement étranger à Montherlant, du moins en ce qui concerne sa propre personne, et quand il lui arrive de le blâmer chez les autres — chez les femmes, bien entendu, — c'est du point de vue social et non moral. « M<sup>lle</sup> de Plémeur sait ce qu'il lui reste à faire : ce n'est pas beau ». Baudelaire est « le trop chrétien », selon M. Guillain de Bénouville, et sa notion du mal et du bien est chrétienne. Montherlant ne connaît qu'une certaine morale naturelle, assez limitée d'ailleurs — toujours en ce qui le concerne, — assez élastique, et inexistante sur le plan sexuel. « Ce qu'il y a d'ennuyeux dans l'amour, écrit Baudelaire, c'est que c'est un crime où l'on ne peut se passer d'un complice. » La femme est la complice de ce crime, et, donc, un être à la fois abject et sacré ; pour Montherlant, elle n'est qu'une partenaire sans grande importance, si l'amour en soi est, lui, chose importante par la plongée dans la jouissance et l'enrichissante ténèbre, en plus d'une hygiène nécessaire et d'une occupation agréable par la recherche, la chasse, la variété des conquêtes. Alors qu'il inspire à Baudelaire une horreur d'essence religieuse et devient pour lui un acte que divinise cette horreur même.

Ils répudient en commun la sentimentalité, ou le sentimentalisme. « En amour, règle sommaire et générale, gardez-vous de la lune et des étoiles, gardez-vous de la Vénus de Milo, des lacs, des guitares, des échelles de corde et de tous romans... Mais aimez bien, vigoureusement, crânement, orientalement, férocement, celle que vous aimez... » Vous n'êtes pas orfèvre, hélas, Monsieur Baudelaire !

Ce qu'ils aiment, c'est la femme animale, et plus elle est près de l'animalité, plus ils l'aiment ; mais pas du même amour : méprisant chez Baudelaire, sans mépris chez Montherlant. Cette animalité, Baudelaire l'idolâtre — on sait en qui — et la déteste à la fois ; il l'aime pour s'y vautrer, comme dans le suprême péché, et le plus bas, celui où l'homme détourne le plus obstinément la face de celle de son Créateur. Pour Montherlant, cette animalité est charmante, il en « rigole » à l'occasion ; d'autres fois, il est vrai, elle lui inspirera des accents d'une gravité surprenante. Il advient même que, son imagination aidant, une sorte de stupidité animale, poussée à son comble, fasse naître en lui un sentiment religieux aussi, mais d'essence païenne et sans remords. C'est ce qui arrive avec la « bête féminine » rencontrée dans les troisièmes d'un train andalou (*La Petite Infante de Castille*), tellement stupide qu'il pense qu'elle va, « comme le Catoblépas, dévorer le bout de ses doigts sans s'en apercevoir. « Qu'elles exagèrent leur animalité, dit-il alors de ces sortes de femmes, elles ébauchent le surhumain. Ce que j'avais devant moi, dévorant sa viande, c'était la Chienne homérique, c'était Seketh, l'Égyptienne, la Lionne humaine et divine. Et je la contemplais avec poésie et avec religion, nuancées de crainte. »

Montherlant et Baudelaire ont, d'ailleurs, une sorte d'impuissance à aimer les femmes « bien », — encore que Montherlant déclare aimer les jeunes filles « bien », qui soient en même temps faciles, — comme si ces deux termes ne s'excluaient pas ! Pour Baudelaire, cela peut tenir en partie à son secret physiologique, et lorsqu'il s'est épris d'une femme saine et bonne — sinon « bien », mais elle l'était en comparaison de Jeanne Duval, — et cela ne lui a pas réussi. Tous deux détestent en amour la femme intelligente, consciente. Baudelaire a résumé son opinion dans une boutade célèbre : « Aimer les femmes intelligentes est un plaisir de pédéraste. »

Tous deux ont peint magnifiquement la beauté physique de la femme, — de la femme exotique surtout. L'un chante les Espagnoles et les Arabes, l'autre

la Créole et la femme de couleur ; ni l'un ni l'autre n'aiment « les pâles », mais la richesse des peaux brunes imprégnées de soleil. Ce goût pour la femme primitive ne va pas sans tendresse, voire sans affection : celle d'Auligny pour Ram, de Costals pour Rhadidja ; les soins d'Auligny et de Costals, leurs dépenses d'argent, de temps et de sollicitude pour celles qui leur donnent du plaisir font songer aux rapports de Baudelaire et de sa mulâtresse, dont le nom, dans ses terribles budgets jamais en équilibre, passe toujours avant le sien.

Quant à ses dissociations entre la chair et l'esprit, — « la femme dont on ne jouit pas est la femme qu'on aime (...) Délicatesse esthétique, hommage idolâtrique des blasés (...) Ce qui rend la maîtresse plus chère, c'est la débauche avec d'autres femmes... » — tout cela est assez proche d'un certain Montherlant, celui du *Songe*, quoique Dominique ne soit qu'une incarnation un peu particulière de la « maîtresse vierge » dont parle Baudelaire.

Cependant, après les parentés, voici une différence essentielle. « La femme, écrit Baudelaire, est le contraire du dandy. Donc elle doit faire horreur. » « La femme a faim et elle veut manger ; soif et elle veut boire. » (J'en passe !) « La femme est naturelle, c'est-à-dire abominable. Aussi est-elle toujours vulgaire. » Montherlant, lui, proclame que c'est quand la femme est naturelle qu'elle est charmante. Tandis que l'auteur des *Fleurs du Mal*, ne pouvant s'empêcher d'aimer cette créature abominable, cette indispensable « complice » du crime amoureux, cessant un moment, au nom de l'art, de l'envisager sous cet angle, songera à rehausser et sublimer en elle la nature, à la transfigurer par la parure. Dans la nature animale, la femelle est moins belle, de moins brillant plumage que le mâle ; la parure, Montherlant dirait encore que c'est une manifestation du complexe d'infériorité de la femme, un désir d'égaliser, voire de supplanter l'homme ; Baudelaire n'en disconvient pas, mais ne peut que trouver cela bien, si c'est un renversement des lois esthétiques de la nature.

Tout le monde connaît cet hymne célèbre, dans *Le Peintre de la Vie Moderne*, où la louange enrobe la rosserie et le mépris, où la femme est exaltée, mais dans ce qu'elle a de plus bas. « L'être qui est, pour la plupart des hommes, la source des plus vives, et même, disons-le à la honte des voluptés philosophiques, des plus durables jouissances, l'être vers qui ou au profit de qui tendent tous leurs efforts, cet être terrible et incommunicable comme Dieu (avec cette différence, etc...), c'est une espèce d'idole, stupide peut-être, mais éblouissante, enchanteresse... ».

Le chapitre finit sur la résolution que prend le poète « de venger l'art de la toilette des ineptes calomnies dont l'accablent » « certains amants très équivoques de la nature ». Nul doute qu'il n'eût rangé parmi eux Montherlant et dit de lui qu'il a « l'esthétique de ceux qui ne pensent pas ». Qu'eût-il dit en lisant il y a quelques années dans les journaux ces apologies montherlantiennes d'une jeune fille qui fut très évidemment le modèle de Solange Dandillot, les mêmes termes devant revenir plus tard dans *Les Jeunes Filles* pour parler d'elle et de sa beauté, et pour l'en faire parler elle-même ? Montherlant nous rapportait alors la singulière confiance d'une de ses amies, « exceptionnellement jolie, mais d'une beauté très jeune fille, qui ne doit rien à l'artifice et rien à la coquetterie. » Ce genre de beauté eût fait fuir un Baudelaire ! Quant à nous, nous faisons quelques réserves sur l'absence de coquetterie d'une jeune fille qui tient à jouer avec une telle exactitude le registre de ses succès : « A Paris, un homme sur dix me regarde ; à Marseille ou Alger, pas un homme ne me croise sans me fixer, quelquefois j'entends des exclamations. Dans le Sud marocain ou algérien, les indigènes s'attroupent autour de moi et me contemplant avec des figures religieuses. Je fais toujours beaucoup d'effet sur les enfants... ».

Et Montherlant de louer Méridionaux, enfants et Berbères restés près de la nature et capables d'admirer une beauté « nature » et de honnir les Parisiens « qui n'aiment les visages de femmes que falsifiés » et n'ont presque pas de regards pour sa jeune amie.

C'est peut-être tout simplement que les Parisiens sont pressés. Il est néanmoins certain que la beauté pure passe plus inaperçue dans une rue de Paris qu'une silhouette élégante. C'est la réaction que supposait Baudelaire à C. Guys : « Je suis bien sûr que M. Guys, malgré toute l'étendue de son intelligence (...), négligerait un morceau de la statuaria antique s'il lui fallait perdre ainsi l'occasion de savourer un portrait de Reynolds ou de Lawrence. Tout ce qui orne la femme, tout ce qui sert à illustrer sa beauté fait partie d'elle-même... ».

Cependant Montherlaant n'est pas seul de son avis et, si nous nous attardons à son opinion, c'est qu'elle est, en plus vigoureux, celle de beaucoup de membres du sexe fort. Louis XV pourrait être leur patron: quand la Dubarry voulait éviter de le recevoir, elle se mettait du rouge. « C'était en s'embellissant, dit Baudelaire, qu'elle faisait fuir ce royal amant de la nature. » Cette répugnance du monarque est sous-jacente dans la réflexion que toute femme s'est entendue faire, un jour ou l'autre: « Je vous aime autant — ou mieux — sans rien à vos joues, ou à vos lèvres »; nous l'avons parfois considérée comme un hommage particulièrement raffiné. Seulement, cela n'a jamais empêché aucune de nous de passer outre au... compliment. Qu'on nous trouve assez belles, très bien: rien ne s'oppose à ce que nous le devenions davantage. Est-ce là une illusion ?

En tous cas, Baudelaire est avec nous, et c'est une autorité. Qu'on se reporte à sa piquante apologie du noir aux yeux et de la poudre de riz. « Montherlant, écrivais-je, nous la baille belle avec ses Parisiennes ! Il a contre lui, et elles ont avec elles toutes les primitives ». Les races que notre civilisation confuse et pervertie traite volontiers de sauvages (...) comprennent, aussi bien que l'enfant, la haute spiritualité de la toilette. Le sauvage et le baby témoignent, par leur aspiration naïve vers le brillant, les plumes bariolées (...) de leur dégoût pour le réel, et prouvent ainsi, à leur insu, l'immatérialité de leur âme ! » (Baudelaire.) Toutes ces primitives que Montherlant chérit, folles de parure, et tatouées, et peintes, toute l'antiquité, tout l'Orient, cet Orient qu'il semble invoquer en nous présentant comme les seules femmes aimables à ses yeux les petites Mauresques, tous les harems, tous les gynécées de tous les pays du monde. (Et, ajouterais-je, Montherlant lui-même: à propos de M<sup>me</sup> Dandillot, ne dit-il pas qu' « elle se parait de pendeloques, comme les négresses, pour être « aimées » ?)

Il faut cependant noter aujourd'hui une évolution dans le comportement féminin; la femme moderne s'est rapprochée et se rapproche de plus en plus de l'idéal montherlantien de 1920, « en remettant », même, si l'on peut dire, par la nudité estivale, le bronzage balnéaire, la répudiation, à la ville, de ces voiles, ces gazes, ces falbalas chers à l'esthétique baudelairienne, le fard de moins en moins apparent, de plus en plus « naturel ».

Baudelaire en eût gémit, il eût vu là non une preuve de civilisation, mais une « récurrence de barbarie », expression qu'il emploie à propos de ce Louis le Bien-aimé qui « poussait la dépravation jusqu'à ne plus goûter que la simple nature ». « La nature ne peut conseiller que le crime, c'est cette infailible nature qui a créé le parricide et l'anthropophagie (...) Passez en revue, analysez tout ce qui est naturel, vous ne trouverez rien que d'affreux (...) Le Commerce est naturel, donc infâme. » « Ecraiser l'infâme », pour Baudelaire, c'est écraser la nature.

Mais écoutez ceci: « Vous avez été l'instrument de ma vertu, si l'on nomme vertu l'acte de s'enfoncer dans la nature pour lui résister ou pour la corriger. Spirituel ou matériel, tout progrès se fait non en suivant la nature mais en contrariant la nature », etc... Qui a écrit ces lignes ? Montherlant, jadis, dans *Le Songe*. Et il ne saurait pas davantage aujourd'hui contester, bien que nous vantant sans cesse le « style naturel », tout ce que le sien doit à un art savant et raffiné. « Le style, écrivait Meredith de celui de Stevenson, est de cette espèce rare qui possède une simplicité naturelle, bien qu'il soit le résultat d'un tri et d'un choix. « Il n'y a pas de « style naturel », ou du moins sans que la nature y ait été endiguée, disciplinée et corrigée. Sinon ce serait le chaos; le style, c'est l'homme, mais aussi, le style, c'est l'art.

Pourquoi la femme, pareillement, n'ajouterait-elle pas l'art à la nature ? « La femme est bien dans son droit et même elle accomplit une espèce de devoir en s'appliquant à paraître magique et surnaturelle; il faut qu'elle étonne, qu'elle charme (...) C'est dans ces considérations que l'artiste philosophe trouvera facilement la légitimation de toutes les pratiques employées dans tous les temps par les femmes pour consolider et diviniser, pour ainsi dire, leur fragile beauté. » (Baudelaire.)

Il y aurait un autre écrivain à citer ici, qui souhaitait que la femme devint « l'étalon esthétique de la société future pour laquelle doit s'élaborer une nouvelle aristocratie ». Dans ce nouveau patriciat, « l'étalon-agent sera la femme, l'amour restant l'agent inextirpable d'idéal et de concurrence... » Cet écrivain, c'est Jules Laforgue; on pourrait le citer aussi pour son accent sarcastique assez

parent de celui de nos deux héros : « Les femmes me font souvent l'effet de bébés, de bébés importants, monstrueusement développés. Observez-les sous cet angle, surtout celles qui portent les cheveux courts et bouclés ; on est d'abord déconcerté et puis on se sent des démangeaisons richement asiatiques. O incurables bébés, si vous ne souffriez pas le martyre pour nous mettre proprement au monde, quelle tenue de dilettante nous nous permettrions ! »

Et ceci : « La femme achalande l'Ennui et l'Ennui le lui rend bien. La femme et l'ennui attisent la Littérature et la Littérature le leur rend bien. Et il n'y a pas de raison pour que ça finisse. » « Le signe de l'Amour. A quoi reconnaît-on qu'un homme et une femme passant en couple dans la rue ne sont pas mariés ? C'est quand ils s'occupent l'un de l'autre. » Etc...

Ceci nous écarte du naturel et de la nature, mais peut du moins, ainsi que les citations de Baudelaire, prouver que la férocité du Montherlant des *Jeunes Filles* est loin d'être sans précédent dans les lettres françaises, et qu'on n'a pas fait état autant que de la sienne de celle de ses prédécesseurs. Laforgue devait d'ailleurs écrire plus tard des pages exquisés sur sa fiancée, comme Montherlant créer les héroïnes ravissantes de son théâtre. Quant à Baudelaire, quelles amendes honorables vaudraient ses hymnes adorants à la « Madone » ?

A « la très-chère, à la très-belle ». A l'Ange, à l'idole immortelle... ».

Qu'il leur soit donc à tous pardonné !

JEANNE SANDELION, Thoisy (Ain).